



Ingres

Eugène de Mirecourt

LIREGRATUITEMENT.COM

Ingres

Eugène de Mirecourt

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Ingres

L'auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

r«OVO, ITAH

Les artistes sont comme les jolies femmes : ils tombent parfois dans un excès de coquetterie.

M. Ingres, par exemple, cache avec beaucoup de soin la date de sa naissance ; il est persuadé que plus on le

croira vieux, moins on lui accordera de talent.

Si quelque malavisé lui adresse la question banale :

— Quel âge avez- vous ?

Il répond invariablement :

— Mon Dieu, je l'ignore ; j'ai si peu de mémoire 1

Une telle faiblesse est inexcusable.

Nous ne souffrirons pas que notre grand peintre s'expose au même ridicule que cette douairière, dont on disait :

« — Elle s'avoue trente ans, cette année-ci; mais, l'année prochaine, elle n'en aura plus que vingt-neuf. »

Ingres (Jean-Dominique-Augustin), naquit à Montauban, le 15 septembre 1781. Son quinzième lustre est donc à peu près

révolu.

Sa vie d'enfant nous offre quelques détails assez bizarres.

Il ne manifesta d'abord aucune disposition pour la peinture. Son père eut l'imprudence de lui donner tout à la fois un archet et un crayon \

Jean - Dominique - Augustin trouva beaucoup plus de plaisir à apprendre la

1 Presque toujours, en province, les artistes cumulent et s'accrochent à plusieurs branches de l'art. M. Ingres père était peintre et musicien.

gamme qu'à fabriquer des yeux, des nez et des oreilles.

Ce fut un beau jour que celui où il put exécuter Ah! vous dirai-je, maman, m le stradivarius apocryphe qu'on lui laissait entre les mains.

Jusqu'à sa quinzième année, tous ses essais de pinceau n'aboutirent qu'à d'abominables croûtes.

Mais il jouait du violon de manière à ne pas désespérer complètement les oreilles susceptibles.

Une autre passion que celle de la musique s'empara tout à coup d'Augustin et acheva de lui faire négliger ses étu-

des de peinture. On organisait à Montauban de petits théâtres de société. Le jeune homme offrit d'abord ses services à l'orchestre, puis il désira sauter pardessus la rampe et se mêler aux acteurs.

On n'a jamais su par quelle maligne influence la tragédie lui devint tout à coup sympathique.

11 étudia les rôles de César, de Mahomet, de Britannicus. et représenta ces nobles personnages d'une façon burlesque , mais sans exciter trop d'esclandre.

Enhardi par l'impunité, l'outrecuidant

INGRES. Il

eur droit de critique, Ingres se consola)ar des coups d'archet.

Bientôt néanmoins cet esprit irrésolu rouva son idéal. Toutes ses recherches, ous ses tâtonnements cessèrent.

Dans un voyage à Toulouse, il aperçut au musée de cette ville une copie magnifique d'un tableau de Raphaël, -apportée d'Italie par M. Roques, processeur de peinture très-habile.

Rien de semblable n'avait encore frappé les regards du jeune homme.

Il fut ébloui par un rayon lumineux, comme saint Paul sur le chemin de Damas, et le ciel artistique déroula devant lui ses plus larges horizons.

jeune homme ne craignit pas d'aborder Orosmane.

Alors, malgré toute leur indulgence, les spectateurs furent contraints d'arrêter brutalement la vocation de ce fils indigne de Melpomène. Il fut reçu dans son quatrième rôle comme autrefois l'époux de Vénus au festin de l'Olympe, c'est-à-dire qu'il excita l'hilarité la plus bruyante et la plus complète.

Après les rires vinrent les sifflets.

On assure même que certaine tirade valut au malencontreux Orosmane assez bon nombre de projectiles.

Humilié du peu de réserve de ses compatriotes dans la manifestation de

M. Roques le reçut parmi ses élèves Dominique-Augustin fit en six moi des progrès extraordinaires, ce qui n'autorise pas toutefois un de ses bio graphes l à dire « qu'il se sentait déj; réellement peintre , et même un pei plus peintre que le Corrège. »

Il y a d'imprudents amis, toujoun prêts à saisir le pavé de l'ours, et nou: arrêtons le bras du thuriféraire maladroit qui brise le nez de l'idole à coups d'encensoir.

M. Ingres a eu constamment des détracteurs par trop opiniâtres ou des apologistes par trop exaltés.

1 Jules Garnier,

Entre les uns et les autres, il y a juste i place du tribunal où la Vérité siège, t maintenant que les passions font signée , il lui sera permis d'élever la oix.

Dominique-Augustin n'était donc pas, seize ans, plus peintre que le Gorrége ;

îais il avait les qualités d'un excellent

lève.

Sa famille prit la résolution de Penoyer à Paris.

Le jeune homme sacrifiait décidéient l'archet à la palette.

Toutefois il voulut faire à sa ville naître des adieux en musique, et joua sur le théâtre de Montauban un concerto de

Viotti, qui n'excita ni huées ni applaudissements.

C'était la revanche d'Orosmane.

Huit jours après, reçu à Paris dans l'atelier de David, il s'y mêla, obscur ment d'abord et comme faisant nombre à la troupe tumultueuse de rapins qui l'encombraient; mais bientôt sa vivacité méridionale et la brusque franchise de ses allures attirèrent l'attention sur lui.

Au sein du temple où l'on déifie l'auteur de l'Enlèvement de Sabine Ingres osa jeter le premier blâme sur le culte universel que l'Europe rendait

David. Apôtre de la vraie foi dans l'art, le jeune homme s'insurgeait contre la composition théâtrale du maître.

Il lui reprochait avec raison de transporter la statuaire sur la toile.

Quand Dominique-Augustin parlait des tableaux de Raphaël, comme suavité de contours et comme souplesse de lignes, son œil rayonnait d'enthousiasme; il faisait des prosélytes, et, dans l'atelier même, il réussit à élever école contre école, autel contre autel.

En 1800, juste à l'aurore du siècle, Ingres obtint le second prix de peinture.

L'année suivante, il remporta le grand prix de Rome¹.

Mais il eut le regret de ne pouvoir se rendre en Italie, cette terre promise des arts, vers laquelle s'envolaient depuis si longtemps ses vœux et ses espérances.

Depuis 93, on avait supprimé l'École française de Rome.

Le droit d'aller sur les bords du Tibre étudier l'œuvre des maîtres était remplacé, pour le lauréat, par une pension de mille francs.

1 Le sujet du concours était Y Arrivée des ambassadeurs d'Agamemnon dans la tente d'Achille. Ce tableau de M. Ingres est à l'École des Beaux-Arts.

Ingres fut donc obligé de rester en France.

On lui commanda un portrait du premier consul pour le corps législatif, et un Bonaparte passant le pont de Kehl, qui excita des critiques sévères. Il est de fait que cette toile, en dépit des shakos, des uniformes et de l'attirail guerrier qui la couvre, semble inspirée plutôt par une lecture d'Ossian que par un bulletin de nos armées victorieuses.

Tout annonçait, dès lors, qu'Augustin serait l'irréconciliable adversaire du réalisme en peinture.

Philémon et Baucis, ainsi que la Vénus blessée par Diomède et regagnant

l'Olympe, sont des tableaux qui appartiennent également à la jeunesse de M. Ingres.

En 1806, l'École de Rome fut rétablie.

Notre disciple enthousiaste de Raphaël put aller enfin contempler les chefsd'œuvre pour lesquels il avait une admiration si vive.

Une fois à la source du génie artistique il ne voulut plus revenir en France, et se livra, quatorze années durant, à l'étude assidue des grands modèles, se faisant une doctrine dont il ne s'écarta plus.

Dans cette contemplation fervente des merveilles raphaélesques , Ingres acquit

toutes les qualités précieuses qui distinguent son talent : le soin du dessin , l'harmonie, la délicatesse, le moelleux de la ligne ; l'expression, la dignité, le calme de la pose.

Voilà sur quoi ses ennemis les plus acharnés ne l'attaquent pas.

Mais il leur prête le flanc d'une autre manière, et leur donne, au point de vue de la couleur, une éternelle occasion de le combattre.

Soit dédain chez l'artiste, soit système, — car il a prouvé, depuis, que ce n'était point impuissance, — il s'obstine à ne laisser à sa peinture ni animation, ni coloris, ni lumière.

A l'exemple du père Loriquet, ce jésuite historien qui essaya d'effacer l'empire français de l'histoire du monde, en écrivant que César sur le trône fut tout simplement M. de Buonaparte, général en chef des armées de Sa Majesté Louis XVIII, Ingres semble protester contre la couleur, ou la nier, en n'en tenant pas compte.

On a dit avec raison que le pinceau de ce maître exprimait plutôt l'absence de la vie que la vie elle-même.

Les critiques ont fait à ce sujet une curieuse découverte.

— Comment voulez-vous, disent-ils, que M. Ingres ne soit pas le bourreau de

la couleur, puisque le mot latin niger est l'anagramme de son nom ? Il est à tout jamais voué au noir et au gris obscur. C'est une prédestination.

Personne n'essaiera de défendre le grand artiste contre ces reproches trop mérités.

Toutes les récriminations dont il est l'objet sur ce point nous semblent d'une entière justesse, et, dans le cours de cette étude biographique, en recherchant les défauts ou les beautés de ses œuvres, nous n'aurons pas à nous occuper du coloris.

Nos lecteurs sont prévenus, une fois

pour toutes, qu'il est généralement faux, imparfait ou nul.

M. Ingres, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, resta quatorze années en Italie.

Son ardeur au travail fut extrême.

Outre une multitude de portraits et de toiles d'étude, il composa deux adorables Baigneuses, d'un dessin merveilleux et d'une grâce exquise, — Œdipe et le Sphinx, — Jupiter et Thétis, — Raphaël et la Fornarina, — Romulus emportant les dépouilles opimes, — le Songe d'Ossian, sombre et puissant tableau d'imagination, — Virgile lisant

l'Enéide, — Françoise de Rimini \ — Roger délivrant Angélique, — VArétin chez le Tintoret, — Don Pedro baisant Vépée de Henri IV, — la Chapelle Six* Une, — Raphaël et le cardinal Bibiena, — Philippe V et le maréchal de Berwick, — VOdalisque couchée, — le duc d'Albe à Sainte- Gudule, — Henri IV jouant avec ses enfants, — la Mort de Léonard de Vinci, l'une de ses œuvres les mieux conçues et les plus pathétiques, — et enfin Jésus-Christ remettant

1 On a fait un crime à M. Ingres d'avoir représenté dans cette peinture l'amant trop beau et le mari trop laid, — preuve nouvelle de l'ignorance de MM. les journalistes, qui ne se donnent pas la peine d'ouvrir les chroniques. Le mari de Françoise était difforme, et Paolo passait pour le plus beau chevalier de son temps.

les clés du ciel à saint Pierre, tableau qui se voit au musée du Luxembourg.

Parmi ces nombreuses compositions, expédiées de Rome au Louvre, et qui ont soulevé tant d'orages , beaucoup sont dignes d'une louange absolue, et la Chapelle Sixtine, entre toutes, est un magnifique chef-d'œuvre \

1 M. Sudre, un de nos lithographes les plus distingués, a rendu ce tableau avec le plus remarquable talent. Chacune des épreuves de son œuvre ne s'est pas vendue moins de cent francs. Il est le seul auquel M. Ingres, très-jaloux de son suffrage, permette de reproduire ses œuvres, comme Nadar jeune est le seul photographe auquel il envoie toutes les personnes dont il veut avoir la ressemblance parfaite. Les photographies de JNadar sont si merveilleusement exactes, que M. Ingres, avec leur secours, compose

ses plus admirables portraits sans avoir besoin de la présence de l'original.

C'est l'unique tableau où M. Ingres a daigné se montrer coloriste.

Ayant une bonne fois prouvé victorieusement qu'il pouvait, comme tout autre, puiser sur sa palette l'éclat et la transparence, il revint à ses tons noirs, à ses nuances obscures, et y persista, quoi qu'on pût lui dire, avec l'endurcissement d'un esprit de ténèbres.

| En voulant rendre plus complète et plus efficace sa réaction contre David, il tomba dans l'exagération de l'idéal.

Avec ses plus chauds partisans, nous admirons VOdalisque couchée ; nous nous prosternons devant les délicatesses exquises du contour, devant la douceur

des lignes; nous convenons de la suavité de la forme et de sa magnificence, mais nous sommes également de l'avis de l'A* ristarque railleur, qui s'écriait :

« — Je défie cette grande désossée de se tenir debout! »

De même, il est impossible, dans le Roger délivrant Angélique, de ne pas s'extasier sur la délicieuse poésie de cette création ; mais, ce qu'on ne peut admettre, ni justifier, ni défendre, c'est ce terrible Roger de carton peint, avec son hippogriffe en zinc.

Évidemment l'auteur de ces tableaux
a pris plaisir à braver la critique.

Peu lui importait que la foule se récriât sur l'extravagance de ses tons ; il lui répondait par ce vers d'Horace :

Odi profanum vulgus et arceo.

Mais, en attendant, le succès n'arrivait point, et la fortune imitait le succès.

Commandées par le gouvernement, plusieurs des toiles dont nous avons donné rémunération étaient payées d'une façon plus que modique, et les amis du peintre lui répétaient chaque jour :

— Tu n'arriveras jamais, si tu ne changes pas ta manière.

Ingres ne les écoutait pas.

Un des traits les plus caractéristiques de sa nature est l'entêtement.

Un front, beaucoup plus haut que large, explique, chez lui, d'après le système des phrénologues, cette persévérance opiniâtre, cette humeur chagrine, méfiante et jalouse dont il a donné tant de preuves.

Développé vers le sommet, son crâne accuse les protubérances très-distinctes de l'imitation, de l'harmonie, de la domination et de la ligne.

Le docteur Gall eût étudié avec joie cette tête remarquable, et les doctrines de Lavater appliquées au visage de M. Ingres, forceraient les plus incrédu-*

les à y reconnaître, nonobstant les courbures facétieuses du nez, un grand cachet de rêverie, d'exaltation et de puissance.

Ayant contre lui les adeptes de David, unis aux partisans de la couleur ; sachant que les journalistes le griffaient de leur plume, et que le public passait devant ses toiles avec une indifférence complète, l'intrépide artiste ne se reconnut point vaincu.

Sourd aux instances réitérées de ses amis, il ne changea rien à sa manière, et, comme ses tableaux ne se vendaient pas, il fit pour vivre des portraits et des esquisses à la mine de plomb.

NGRES

C'est ici le cas où jamais de prévenir le lecteur contre le déplorable exclusif ; l'isme qui règne dans les arts.

Messieurs les peintres surtout soi des espèces d'ogres qui se dévorent entre eux avec une réciprocité touchante. Ils ont tous la prétention de faire école ne reconnaissent à un rival ni mérite ni talent.

Voici une anecdote assez divertissante que nous tenons d'un dessinateur célèbre un peu moins exclusif que ses confrères et dont la prudence nous oblige à chercher le nom pour ne pas l'exposer trop de rancunes.

Prié de recueillir chez quelques maîtres des dessins pour l'album de la Société des gens de lettres, l'artiste dont nous parlons se met en campagne un beau jour.

— Où vas-tu ? lui demande un peintre de ses amis, avec lequel il se croise à l'embarcadere de la rive gauche.

(—Je vais à Versailles, chez Horace 3rnet.

— Bah!... chez l'épicier?.. Tu le vois me?

ca^ — Oui, de temps à autre.

Alors, je ne te parle plus!.

Et ce Michel-Ange douteux, qui traite

d'épicier notre grand peintre populaire quitte son ami sans lui presser la mai

Deux heures après , le pourvoyeur i l'album, revenu de Versailles, se diri vers la rue Notre-Dame-de-Lorette.

au coin de cette rue, il se trouve face d'un Van Dyck aussi douteux q le Michel-Ange de l'embarcadère, et c lui adresse précisément la même qun tion :

— Où allez-vous?

— Chez Eugène Delacroix.

— Peste! je devine... Vous allez apprendre à faire un nez? C'est de l besoin !

1 Et le Van Dyck descend la rue en éciade rire.

■f Notre dessinateur entre chez Delacroix.

Il y a là vingt personnes. Tout naturellement on parle peinture. Les opinions se heurtent ; on y arrive à citer quelques noms propres, et des visiteurs ^tourdis s'avisent de faire l'éloge de |u. Ingres.

Delacroix tressaille : il devient blême. On le voit desserrer le nœud de sa ravate, comme pour dégager sa respiration, et il s"écrie d'une voix furibonde ^?n arpentant son atelier de long en arge :

— C'est une horreur!.... Venez-vo ici pour m'insulter?... M. Ingres?

un peintre de nature morte, un élè du cimetièr, un coloriste qui va ehe cher ses tons à la Morgue !.... On devr percer de clous les mains indignes c ont peint ces blafardes et cadavéreux figures d'Angélique et de YOdalisqh

On crut un instant que le roi de couleur allait être frappé d'apoplexie.

Notre anonyme jugea le moment in< portun pour lui adresser sa requête sujet de l'album.

11 courut chez Decamps, auquel il conta la scène dont il venait d'être moin.

— Que diable alliez-vous faire chez cet homme-là ?.... Est-ce qu'il badigeonne toujours? s"écria l'auteur du Corps de garde turc, en haussant les épaules.

Dans l'intérêt de la Société des gens de lettres, le dessinateur fut obligé de recourir à un petit mensonge, car jamais Decamps n'eût rien crayonné sur l'album, s'il avait pu craindre le voisinage d'un dessin quelconque d'Eugène Delacroix.

Une sorte de malédiction tombait, ce jour-là, sur notre pauvre artiste.

Comme il sortait de chez Decamps, il

rencontra Diaz, accompagné d'un auti partisan fougueux de la couleur.

— Mille bombes ! cria le père de Diane chasseresse, croirais-tu que, (matin même , à la salle Bonne-Noi velle, on nous a tenu vingt minut< en face d'une toile de Ingres? Nou avons été forcés l'un et l'autre d'ac mirer par complaisance cette croû odieuse....

— Tout beau, messieurs, tout béai Je suis un élève de celui que vous trait< si mal,

— Eh ! cela n'est pas à votre élogt cria le coloriste qui donnait le bras Diaz. Si j'étais de l'Empereur, voye;

vous, je le ferais guillotiner , votre affreux père Ingres.

— Tu vas un peu loin. Laisse-lui la tête, et ne lui coupe que les deux bras, interrompt Diaz. Mais le brigand serait capable de peindre, comme Ducornet, avec le pied. Qu'il prenne garde à lui ! ;La première fois que je le rencontrerai sur ma route, il est sûr d'avoir mon pilon dans le ventre !

Chacun sait que le pilon de Diaz est telune jambe de bois.

Voilà notre anecdote, et l'on sait à présent comme les peintres se jugent

entre eux.

ez

Aux expositions du Louvre on plaçait régulièrement dans un angle obscur, ou beaucoup trop haut, les toiles envoyées de Rome par M. Ingres.

Le baron Gros, Gérard et Girodet, les maîtres à la mode, avaient remarqué ces peintures; elles excitaient en eux de vives inquiétudes, et plus d'une fois ils se glissèrent dans la foule pour les examiner furtivement, très-satisfaits, du reste, de les voir exposées d'une manière si défavorable, et se gardant bien de réclamer pour elles une meilleure place.

Entre rivaux de palette on n'a pas de ces générosités.

Ingres finit cependant par conquérir Rome d'intelligentes et honorables sympathies.

M. Marcotte d'Argenteuil, qui devint par la suite son ami le plus cher, lui cheta beaucoup de tableaux, entre autres la Chapelle Sixtine. Il s'en rendit acquéreur à un prix très-médiocre, et bien certainement on la revendrait aujourd'hui vingt fois plus qu'elle ne coûta l.

Le marquis de Pastoret, ambassadeur de France, commanda lui-même quelques tableaux à M. Ingres.

Si la fortune obstinée ne lui souriait

1 L'Odalisque couchée, dont nous avons fait mon-

pas encore, il semblait du moins avoir une chance moins implacable.

Près de la villa Médicis habitait une famille française, qui, ayant accueilli le jeune peintre dès les premiers jours de son arrivée à Rome, continuait de lui témoigner une grande bienveillance.

Dans les soirées intimes, on parlait souvent d'une jolie parente, restée de

tion plus haut, fut également vendue à très-bas prix Perdue dans les parages les plus élevés de l'Exposition, elle échappait à presque tous les regards, e Granet, qui se chargeait à Paris des affaires de In grès, n'en trouva que douze cents francs. « Hélas c'est bien peu, écrivait-il à l'auteur. Mais votre belle œuvre ne sera pas appréciée. Mandez-moi bien vite qu je puis la vendre, afin que je prenne l'acheteur au mot. »

liijfautre côté des Alpes, dans une petite ville de Champagne.

On vantait ses douces qualités, sa nature aimable

Sur la foi de ces louanges, notre peintre en devient éperdument épris.

Un échange de portraits a lieu.

La jeune fille est ensuite appelée à Rome; on met les originaux en présence, les sympathies s'accordent, l'amour se gagne; bref, un prêtre bénit le mariage de l'artiste avec la cousine champenoise.

Madame Ingres a été l'ange gardien de son époux.

Elle l'a sauvé du découragement, elle l'a soutenu dans les mauvais jours.

À Rome, elle arrivait par des prodiges d'économie à chasser du ménage le pâle fantôme de la gêne : elle trouvait moyen, comme on dit vulgairement, de faire de deux sous trois sous. La bonne cuisine, si estimée de M. Ingres, ne lui fit jamais défaut, même aux époques de la plus grande détresse financière.

Au milieu de l'année 1820, le peintre quitta Rome pour se rendre à Florence, où il resta quatre ans.

Il y composa ses deux toiles de l'Entrée de Charles V à Paris et du Vœu de Louis XIII.

1 Le gouvernement français lui avait ommandé ce dernier tableau, et M. In- ;res l'apporta lui-même à Paris, en 1824.

Cette fois, la critique ne fut pas heureuse.

Elle se passionna tellement contre le Vœu de Louis XIII, qu'elle éveilla l'attention de la foule par ses clameurs.

Loin de tuer l'artiste, elle le fit naître à la célébrité.

Ingres avait quarante -quatre ans, lorsqu'on daigna reconnaître dans son œuvre la main d'un maître et le génie d'un chef d'école.

A partir de ce jour, le peintre idéaliste fut accepté.

Six ou sept ans plus tard, un crayon malin, celui de Lorentz , représenta M. Ingres vêtu d'une robe immaculée, et déployant deux ailes d'archange pour s'envoler au ciel.

Une banderole, se déroulant sous les pieds du maître, portait cette légende :

Et Virgo assumpta est in cœlum.

Prosternée, les mains jointes, la foule de ses disciples, dans laquelle on distin guait Ziégler, Lehmann, les deux Balze et les frères Flandrin, semblait en ex ase devant cette assomption miraculeuse.

Cette charge de Lorentz eut un succès ou.

1 La plume de Laurent Jan se mêla de â /affaire, et le dessinateur, aidé de l'écrivain, annonça un Panthéon complet, où le-
vaient figurer l'une après l'autre toutes les célébrités
contemporaines.

Malheureusement, le pouvoir d'alors trouva la publication
trop spirituelle.

Il ne parut après Ingres que deux livraisons, contenant les
portraits d'Alfred de Vigny et d'Alexandre Dumas. ■

On représentait l'auteur de Chatterton avec une petite poupée
dans les mains, qui avait la figure de madame Dorval et le cos-
tume de Kitty Bell. Cette poupée folâtre tournait un rouet,
correspondant

à la blonde chevelure du poète, et lui] lait une queue
magnifique.

Pour ce cher monsieur Dumas, c'éta bien autre chose.

Le crayon coupable avait réuni la pei sonne du dramaturge et
celle d'Ida, s légitime moitié, dans un seul et mêm bilboquet,
dont la quille terminée e pointe laissait reconnaître la tête éthic
pienne d'Alexandre. Ida, sous la form d'une grosse boule, volti-
geait au-dessu de l'instrument moqueur.

Ces messieurs furent invités, par o1 dre, à cesser leurs
caricatures.

Revenons à M. Ingres, dont la renom

mée jalouse récompensait enfin les longs travaux, la patience
et les efforts. En 1825, il fut décoré de la Légion d'honneur; puis
on lui ouvrit à deux battants les portes de l'Institut.

Fort heureusement , à l'Académie de peinture on ne prononce pas, comme à l'Académie française, l'éloge de son prédécesseur.

Ingres succédait à Denon, son antagoniste le plus implacable, son ennemi le plus aveugle.

En 1827, il termina le plafond de l'Apothéose d'Homère, que M. Ponsard aurait bien dû méditer dans ses détails su-

blimes, avant d'étriquer d'une manière aussi bourgeoise le glorieux manteau du père de l'Enéide.

Cette toile immense , détachée du salon Charles X, pour être portée à l'Exposition universelle sous les yeux de l'Europe, est véritablement une œuvre de génie.

Les écrivains célèbres de tous les âges et de toutes les nations environner le trône d'or de l'immortel poète.

Une haute intelligence a présidé à la conception de cette peinture ; le style en est châtié, sévère; la science y est parfaitement faite.

1 Et quelle diversité d'expressions dans

de nombreuses figures, qui toutes sont des portraits

Quel art il a fallu pour grouper dans

une attitude uniforme une si grande

Quantité de personnages! La plupart

^ont debout, et le peintre a su échapper

la monotonie, en variant ses types

avec une adresse merveilleuse, avec un

are bonheur.

I Malheureusement un coloris terne et
n'ajoute une teinte presque funèbre
sur cette composition, qui devrait res-
sembler au contraire d'un éclat poétique
très lumineux.

Ingres fait beaucoup moins appel à l'imagination qu'à l'intelligence. Par

l'intelligence seule il comprend le beau par elle il arrive à le traduire.

Aucun peintre, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, ne compose avec plus de logique.

Il n'y a rien d'inutile dans ses tableaux. Attitude, mouvement, expression, tout a sa raison d'être ; il étudie le moindre détail avec scrupule. Son action, toujours simple, a le triple cachet de l'unité, de la vérité, de la grandeur.

Dans le feu de son succès, l'auteur de l'Apothéose d'Homère se hâta d'ouvrir une école.

Jamais, en France, un atelier de peintre ne comptait si grand nombre d'élèves. Ils furent là jusqu'à deux cents rapins, tous victimes de la plus complète intolérance, et déclarant une guerre ouverte aux élèves de Gros, dont l'atelier se trouvait immédiatement dans le voisinage.

La troupe endiablée des Ingrïstes s'appliquait à désespérer l'école rivale.

I Un jour, le pauvre baron Gros, traversant Paris, aperçut, en charge, le long des murs, un épisode connu de sa Bataille d'Eylau : le chirurgien français qui offre à un blessé prussien les secours de son art. Les deux cents rapins de l'atelier de M. Ingres avaient appris à

crayonner cette charge, et les rues de la capitale en étaient infestées.

Comme le prophète juif, Gros eût volontiers maudit et livré aux ours tous ces enfants espiègles, qui se permettaient de le tourner en ridicule.

Très-souvent il se plaignait à M. Ingres.

Celui-ci le vit, un soir, entrer tout furieux.

— Monsieur, cria le baron, vos élèves viennent encore de m'insulter !

— Comment cela, monsieur?

— Ils m'ont appelé Muscle et Biceps.

— Je saurai le nom des coupables, dit Ingres, et je vous jure qu'ils vous feront des excuses.

Une enquête commença.

Les premières informations prises amenèrent cette découverte, que, deux ngristes se lavant les mains, une demiëure auparavant, dans la cour de l'In- ;titut, l'un s'était écrié, à l'aspect du >ras robuste et charnu de son canarade :

« — Quels muscles ! quel biceps !

Le baron Gros passait.

Il crut que ces mots étaient une aposrophe à son adresse. De là sa colère.

Malgré les explications pleines de vrai-

semblance données par l'admirateur de muscles, Ingres lui ordonna d'aller présenter sur-le-champ des excuses au peintre offensé.

Néanmoins il ne déployait pas toujours une sévérité pareille.

Un individu blond, à face candide entre un matin dans l'atelier. Son extérior et ses manières trahissent un enfant de la Grande-Bretagne.

— Je avais envie très-fort d'étudier la peinture. Combien vous donner de temps à chacune des leçons ? demanda-t-il à M. Ingres, dans son idiome d'Outre-Manche.

— Presque rien, deux ou trois secon-

des par jour, dit celui-ci, trouvant la question baroque, et y répondant sur un ton fort brusqué.

— Haô ! cela faisait par an très-peu de chose.

— Environ quinze ou vingt minutes, dit un élève qui remarquait l'impatience

du maître.

— Quinze minutes... Haô !... Et combien le pension par mois ?

— Je ne sais pas, répondit Ingres. Arrangez-vous avec le massier, c'est lui à qui s'occupe de ces misères.

| 11 désignait au fils d'Albion l'élève qui vait pris part à l'entretien. Puis il quita l'atelier en haussant les épaules.

— Monsieur le gentleman massierjn dit l'Anglais avec un respectueux salut, | combien le enseignement par mois, s'il vous plaît?

— Quinze francs.

-- Haô! pour trois secondes?... cela faisait...

— Cent quatre-vingt-deux francs par an, milord. Ici les leçons coûtent un peu plus de cinq cents francs l'heure.

— Goddem! ce était beaucoup cher...

beaucoup !

La foule des élèves écoutait ce dialogue.

— Impie! vandale! grommelaient-ils

INGRES. r,7

itre leurs dents. Ah! tu marchandes | leçons du maître!

Un éclair jaillit de tous les regards.

On ne se parla pas, on se comprit. Un 3^{Ste} du massier désignait le modèle nu ir son estrade.

Aussitôt les blouses, les vareuses, tous I vêtements disparurent comme par un mp de théâtre, et cent trente élèves, s don-

nant les mains et formant la chaîne, técutèrent autour de l'Anglais une saibande échevelée dans le costume des mvages.

Le malheureux, ahuri par leurs cris îroces et ne pouvant s'échapper de ce ercle infernal, se sentit pris de vertige.

Il chancela sur ses genoux et ton ba la face contre terre, appelant au s cours avec désespoir. Dans sa persuasie|u intime il croyait que la frénésie des él ves irait jusqu'au sacrifice humain.

En ce moment, le maître entr'ouvr la porte.

On courut lui expliquer la cause c cette scène singulière.

Il sourit, regarda le spectacle en am; tcur, et se retira, disant :

— C'est bien. Je trouve tout simp que vous vous amusiez, mes enfants. A fait n'êtes-vous pas ici chez vous?

L'Anglais ne fut pas mangé ; mais faillit mourir d'épouvante.

A Paris, il n'est pas un atelier de peindre.dont les rapins n'aient exécuté

ioquelque tour de ce genre.

|| if. Ingres fut nommé professeur àl'École des Beaux-Arts, le 26 octobre 1829.

Il excita constamment chez ses élèves

ne sorte de fanatisme. Quand il faisait

Il 3 tour des chevalets ou des tables (cela 'appelait donner la leçon) , il écrasait

n bout de crayon noir sur les endroits lela toile qui lui semblaient défectueux, t se contentait, sur le papier, de corriger de l'ongle les contours incorrects.

Beaucoup de rapins, après cela, ne touchaient plus à la feuille, et l'encalraient précieusement, pour conserver

intacte la trace de l'ongle vénéré d maître.

Toute sa vie, M. Ingres s'est montr fort rigoureux sur le choix de ses mo dèles.

La femme admise à poser devant lut1 reçoit, par cela même, un certificat abu solu de beauté plastique, et, comme oi le devine, les sujets de ce genre son | très-raîes.

Néanmoins, après mille recherches le peintre avait fini par en trouver un aussi complet que possible.

C'était une jeune fille qui demeurai extra muros.

li|Il l'engagea pour venir poser tous les urs. Mais cette autre Vénus Gallipyge Duvait parfois beaucoup trop longue distance qui séparait son logis de l'alier de M. Ingres. Elle faisait régulièrement une station à mi-chemin, dans il cabaret borgne, où se réunissaient bielques artistes dramatiques de la banque et nombre de rapins de quinzisième nunée.

Trouvant là beaucoup d'amis, la jeune ffsonne oubliait l'heure au milieu des lices du grog ou des joies du bisoff.

Pendant ce temps, l'artiste, fatigué attendre et pestant après la donzeile,

expédiait à sa recherche tantôt un élève 'a tantôt un autre.

On savait où la trouver.

Quelquefois elle se laissait fléchir suivait l'ambassadeur ; mais quelquefois aussi les prières devenaient inutiles , tout le zèle du Mercure échouait.

A l'époque des frimas, lorsque poêle était chaud, lorsque l'eau-de-v était bonne, il arrivait très-souvent qu'il l'élève lui-même ne reparaisait plu Entraîné par les séductions liquides, restait au cabaret borgne, se chauffer buvant, s'amusant avec les autres.

Tout à coup une voiture s'arrêtait

à porte, et l'on entendait ce cri retentir :

— Le père Ingres!... c'est lui!... sauve toi peut!

Mais on n'avait pas le temps de fuir, la voix du maître, gourmandant son apin flâneur et la drôlesse qui le faisait attendre , éclatait dans la salle comme un tonnerre.

Alors la scène devenait curieuse.

Notre gourmandine se jetait au cou du vieillard, l'accablait de cajoleries, lui demandait pardon, promettait pour la centième fois d'être plus exacte, et finissait par inviter M. Ingres à boire un petit verre.

Si l'urgence était grande, si le tableau veuf de son modèle, chômait depuis quelques jours, le grand peintre s'humiliait jusqu'au cassis.

Mais d'autres fois il persistait dans son courroux.

On l'entendait alors foudroyer de ses proches la Vénus de barrière. Il sortait en jurant ses grands dieux qu'il ne l'en pardonnerait

plus.

Cependant le modèle avait des formes si exquises et des contours si merveilleux que, le lendemain, M. Ingres apporta lui-même sa voiture de très-bonne heure, afin que le cabaret borgne ne l'arrêtât plus en route.

Et Ton faisait la paix.

Nous devons à celle recherche de la (perfection, constamment exercée par

l'artiste, une foule de toiles précieuses, où la forme est rendue dans toute sa

délicatesse et dans toute sa grâce.

M. Ingres peint en moins d'un jour la plus grande figure; mais il est un mois, et souvent plus, à la retoucher, à l'embellir, à y ajouter des fioritures plus ou moins heureuses.

Il faut en quelque sorte sauver le peintre de lui-même et lui arracher son œuvre des mains, quand on veut la soustraire à cette éternelle manie des retou-

ches, qui ôte souvent à l'inspiration

primitive beaucoup de son mérite et de son charme.

Les deux toiles de l'Apothéose d'Homère et de la Stratonice furent ainsi enlevées par violence ou par ruse.

Au sujet de la première, le directeur des Musées tendit à M. Ingres une somme de quatre-vingt mille francs, sans quoi le tableau commandé n'aurait jamais pu être fixé au plafond du Louvre.

Ingres effaçait à chaque instant d(nouveaux personnages, et les recom mençait pour les effacer encore.

Le directeur était au désespoir.

Se rendant, un jour, chez l'artiste, il lui dit sur un ton câlin :

—Vraiment, mon chermonsieur Ingres, vous êtes mal ici, vous n'avez pas vos aises. Jamais, dans un atelier si étroit, vous ne pourrez juger de l'effet d'une si grande toile.

— Croyez-vous? dit l'artiste, ému de ce raisonnement.

— Sans doute; vous auriez dû le comprendre vous-même. Je vous ai fait préparer une salle très-vaste, infiniment plus propice à votre travail, et, si vous le permettez, j'enverrai demain prendre votre tableau.

— Diable! fit M. Ingres irrésolu.

— Voyons, cher maître, insista le directeur, laissez-vous faire. Bien certainement vous me remercirez.

Le lendemain, Y Apothéose quittait l'atelier.

Une fois dans une grande salle du Louvre et sous une lumière splendide, l'auteur voulut juger de l'effet de sa toile comme ensemble, et se hâta de repeindre tous les personnages effacés.

Voilà ce qu'attendait notre directeur sournois.

Ayant constaté parfaitement, un soir, qu'il ne manquait à personne ni un bras ni un œil, il appela des ouvriers et fit poser la toile à la place qui lui était réservée.

Qu'on juge de la stupeur de M. Ingres, lorsque, le lendemain, ouvrant la porte de son atelier, il trouva ses couleurs éparses et ses chevalets gisant au milieu du désert de la salle immense.

On lui montra Y Apothéose au plafond.

— Miséricorde ! cria-t-il ; mais ce tableau n'est pas terminé !

Ses genoux fléchirent; il éprouva le besoin de se trouver mal.

Reconnaissant toutefois que l'œuvre ne faisait pas mauvais effet, il se consola, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus.

On l'y reprit néanmoins à quelque temps delà.

Le duc d'Orléans, qui avait eu la patience de poser environ six mois pour son portrait, ne voulut pas attendre dix ans la Stratimice¹, et la fit enlever de l'atelier du peintre, un jour que celui-ci avait été mandé à Versailles.

Ingres cria, tempêta, pleura, courut chez le prince et lui reprocha sérieusement de s'être rendu coupable d'un abus de confiance.

Mais tout fut inutile.

Enfermée dans son cadre, la Strato-

1 Une des toiles les plus remarquables de M. Ingres. Le personnage de la fille de Démétrius Poliorcète est un type ravissant de beauté et de grâce. Malheureusement le peintre a exagéré, dans ce tableau, l'importance des accessoires. Les détails trop étudiés nuisent à l'intérêt de l'ensemble.

riice se trouvait à l'abri des éternelles caresses de son auteur.

Au sujet du portrait de l'héritier préemptif de juillet, on raconte une anecdote singulière.

Chacun se récriait sur la ressemblance, sur la physionomie, sur la noble expression de la tête, et le château tout entier s'y rendait à l'atelier de l'artiste, afin de contempler ce prodige.

Un concierge des Tuileries, accouru à la suite des maîtres, semblait en extase levant la toile.

Il s'écriait, l'œil humide et les mains ointes :

— Ah! bonté divine! comme c'est ça!

— Hein, mon ami? Tu es mon

juge le plus sûr, toi ! lui dit M. Ingres, pour lequel toutes les admirations sont précieuses. Ton opinion me flatte, car enfin tu vois le prince à chaque instant.

«— Oui, monsieur. Ah ! c'est lui tout craché... c'est bien monseigneur le duc de Nemours !

Ingres tomba sur un siège en poussant un cri de désappointement et de colère.

Evidemment, un de ses ennemis lui avait ménagé ce coup d'assommoir.

Le concierge, imbécile ou perfide, fut jeté hors de l'aile. Il reparut par les rapins; mais le célèbre portraitiste fut malade

huit jours : l'abominable exclamation de cet homme ne lui sortait pas de l'esprit.

Déjà messieurs les critiques, au sujet de beaucoup de portraits antérieurs à celui du duc d'Orléans I, avaient accablé le peintre d'injures.

Cette animosité féroce, qui s'attacha constamment à toutes les œuvres d'un pinceau célèbre, est à nos yeux la preuve la plus convaincante du génie de M. Ingres.

Mais les articles les plus cruels, les

1 Ceux de Charles X dans ses habits royaux, du marquis de La Fayette, de M. Gatteaux, de Al. Hittorf, de M. Baillet, de M. Mole et d'Armand Berlin.

phrases les plus outrageantes étaient destinées au Martyre de saint Symphorien, cette malheureuse toile, autour de laquelle on se battit au Louvre.

Car les enthousiastes y mettaient autant de rage que les détracteurs.

Si l'on en croit l'homme de rien, biographe peu expert en peinture, la foule se prit à rire de « cette musculature colossale, de ces têtes énormes et de ces jambes surhumaines. »

Nous ne croyons pas que la foule ait jamais le droit de rire en présence de l'œuvre solennelle d'un maître. Si, dans ce tableau, le dessin est exagérément exprimé, la composition n'en reste pas

moins admirable, et les personnages sont posés avec une science parfaite-

Nous défendons à M. de Loménie de trouver rien de plus sublime dans l'art que le visage du saint martyr.

Harcelé, torturé par ses farouches arisarques, Ingres arrive, un matin, dans son atelier du palais des Beaux-Arts.

Il tient un journal, qu'il froisse avec une sourde colère, et dit à ses élèves, sur le ton découragé d'un homme vaincu :

— Décidément, il paraît, messieurs, que nous devons étudier l'anatomie.

Il va acheter un squelette!

Mais, le lendemain, à la vue du sinistre modèle en glace d'horreur.

Il gagne sa place à reculons, et pendant toute la durée de la classe il ne parle en aucune sorte de la leçon d'anatomie.

Le jour suivant, même horripilation du maître à la vue du squelette, et le même silence au sujet des études annoncées.

(in

Diderot in:

Enfin, le troisième jour, voyant ses élèves distraits tourner les yeux vers lui; hideuse figure, il se lève, jette une exclamation furibonde, court au squelette lui montre le poing, et s'écrie avec une véhémence extraordinaire :

« — Laideur! abomination! monstruosité !... Va-t-en! va-t'en! va-t'en!

Il n'y avait plus, le lendemain, de squelette dans l'école.

De cette singularité de M. Ingres, on aurait tort de conclure qu'il est un dessinateur de convention.

Certes, il n'ignore pas plus qu'un autre son homme écorché.

La charpente humaine lui a révélé

ses mystères; mais il dissimule dans

cette charpente tout ce qui lui semble

opposé au beau. Il professe pour le

sentiment une antipathie profonde.

Après les scènes affligeantes qui eurent lieu devant la toile du Saint-Symphorien, M. Ingres refusa d'exposer ses œuvres¹.

Il persista dans cette instable rancune jusqu'en 1846

Un public de choix, composé de personnes plus sages et plus retenues qu'à tous ces énergumènes du Louvre, qui protestaient à coups de poing contre une œuvre d'art, fut seul admis à visiter dans l'atelier du peintre, ses travaux:

achevés.

Le 1^{er} mai 1833, Louis-Philippe nomma M. Ingres officier de la Légion d'honneur¹. En 1834, on l'envoya diriger l'École française à Rome.

encore ne donna-t-il pas ses tableaux au Louvre, les envoya à la galerie du bazar Bonne-Nouvelle. Aujourd'hui l'artiste prend sa revanche à l'Exposition. Il a pour ses œuvres une salle toute entière, où le public admire quarante de ses tableaux.

¹ Napoléon III lui donna la croix de commandeur.

De nouvelles persécutions l'y suivent.

On lui reprocha de témoigner une *jj* sympathie exclusive aux élèves qui se nontraient ses disciples fervents, et on 'accusa de négliger tous les autres.

A tort ou à raison, l'Académie de >einture s'émute de la nouvelle. Par l'orane de son secrétaire, elle lança contre 'enseignement de M. Ingres une protesation violente.

Jamais, il faut en convenir, artiste 'eut de plus impitoyables adversaires 01 [ue celui dont nous écrivons l'histoire.

On ne lui laissait aucun repos, aucune rêve ; on savait que les attaques du jour-

nalisme le jetaient dans une exaspén tion terrible, dans des syncopes si a la; mantes, que la pharmacopée ne troi vait plus de calmants à son usage, chaque jour les feuilles françaises 1 apportaient à Rome de haineuses di; tribes.

Véritablement ses ennemis l'eusse* tué, si, d'autre part, ses adulateurs, p^ des louanges excessives, n'eussent f« contre-poids à son désespoir.

Au premier grain d'encens M. Ingr ouvrait les yeux.

La syncope avait un terme, et le r mède agissait avec une in-faillibil rare.

i Son violon, son cher violon, fidèle

ami de son enfance, le consolait aussi

!de ses chagrins. Tous les soirs il l'em-

i, portait aux fêtes musicales de la villa

s IMédicis. Notre peintre y maniait l'archet

d lavec un talent bien inférieur à celui de

Paganini, mais avec des prétentions au

J fnoins égales.

Malgré les consolations de la musique et celles de la louange, on remarque dans cette période de la vie de J \[. Ingres une trace de découragement âsible.

Durant un séjour de cinq années dans a capitale des arts, il ne composa que rois tableaux : un portrait de Ghéru-

bini¹, maintenant au Luxembourg, la Vierge à l'hostie et Y Odalisque avec son esclave.

Commencée à Rome, la Stratonice ne fut terminée qu'à Paris.

Le découragement dont nous parlons était si ancré dans le cœur du peintre qu'il refusa de faire une copie delà fresque immortelle de Michel-Ange, le Jugement dernier, pour laquelle quatre cent mille frajncs lui étaient alloués au ministère. On la fit exécuter par Si-

1 Le directeur du Conservatoire et le peintre étaient amis intimes. A Paris, ils se voyaient tous les deux jours, et Chérubini composa une double fugue tout exprès pour le violon de M. Ingres. Baillot venait se joindre à eux, et l'on exécutait, en petit comité, des trios étourdissants.

galon pour le cinquième de cette somme, et l'École des Beaux-Arts la montre aujourd'hui au public parisien.

Tous les adeptes de M. Ingres le fêtèrent à son retour d'Italie.

La salle Montesquieu donna un banquet-monstre, où beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes célèbres vinrent se joindre à la Iroupe enthousiaste des disciples.

Il y eut de chaudes accolades, des discours éloquents et du veau froid à discrétion.

De méchants journalistes écrivirent qu'ils avaient vu M. Paul Delaroche rire de l'œil droit et pleurer de l'œil gauche

Ce qu'il y a de positif, c'est que les élèves de M. Ingres versèrent à ce banquet de véritables larmes d'attendrissement.

Le maître reprit tout son courage et toute sa foi en lui-même.

Ce fut alors qu'il peignit Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII, — Lesueur chez les Chartreux, — Molière dans son cabinet, — Racine en habit de cour, — La Fontaine hésitant sur le chemin qu'il doit prendre, — Jésus au milieu des docteurs, — les portraits de la vicomtesse d'Ilaussonville, de madame de Rothschild, et les vingt-cinq cartons de la chapelle de Dreux.

M. Ingres fut appelé à Darapierre,

chez le duc de Luynes, pour y peindre à fresque, dans une galerie du manoir seigneurial, l'Age d'or et l'Age de fer.

On sait que le duc de Luynes consacre ses immenses revenus à secourir et à protéger les arts.

C'est le dernier des grands seigneurs, un noble esprit, une âme éclairée, délicate et généreuse, qui toujours, et en toute occasion, double le prix d'un bienfait par la manière dont il sait le rendre.

Sa bonté quelquefois dégénère en faiblesse.

M. Ingres peut le dire mieux que personne.

Il conseilla au maître de Dampierre, assure-t-on , d'effacer une grande fresque due au pinceau de Gleyre.

Puis il fit démolir des murailles et bouleversa de fond en comble une aile du château pour donner plus d'étendue, plus d'ampleur et plus de majesté à la composition qu'on lui demandait.

Ces fantaisies étaient ruineuses.

Mais le duc est puissamment riche, et M. Ingres prit ses courtoisies franches dans les régions du caprice.

Il emmena sa femme à Dampierre, y établit son ménage et y resta sept à huit mois de l'année.

— Faites comme chez vous, lui disait M. de Luynes.

Et le peintre faisait mieux que chez lui.

La table du propriétaire du château lui déplut, en raison du trop grand nombre de convives qui venaient s'y asseoir. Il demanda sa nappe particulière; le duc se rendit avec empressement à ce désir.

M. Ingres invita ses amis et leur donna des festins de prince.

Comme il a le goût difficile et le palais d'une finesse extrême, il trouva que le cuisinier du château manquait de science culinaire.

Son mécontentement perça devant le duc.

Aussitôt M. de Luynes appela de Paris, tout exprès pour son hôte, un chef d'un talent très-prise par les gastronomes et dont les sauces n'avaient jamais encouru le moindre reproche.

Cet habile homme eut l'estime du peintre.

Mais il manquait à celui-ci, pour dîner à sa guise, une espèce de chou trèsfriand, qu'il avait appris à aimer audelà des Alpes, et dont le potager de Dampierre ne connaissait point la semence.

On se fit expédier au plus vite cette

semence d'Italie, car M. Ingres devenait taciturne et menaçait de maigrir.

Le duc de Luynes a toujours cru qu'il est impossible d'avoir pour un grand artiste trop de soins et trop de prévenances. Il est d'avis qu'on ne paye jamais trop cher un chef-d'œuvre.

Mais ce chef-d'œuvre avançait- il?

Voilà ce que le maître du château ignorait complètement.

Il ne lui était pas permis de voir peindre son hôte.

En revanche , lorsque M. Ingres se trouvait dans la galerie, il pouvait l'entendre filer sur son violon les notes les plus suaves.

Ayant, un jour, prononcé quelques mois timides au sujet de cette harmonie perpétuelle, et manifesté la crainte que le violon ne nuisît à l'achèvement des fresques, le duc obtint cette réponse triomphante :

« — J'évoque l'inspiration par la musique, et la musique seule me l'envoie ! »

Enfin M. de Luynes crut sérieusement que la muse de la peinture avait fini par descendre auprès de M. Ingres, car le bruit du violon cessa tout à coup.

L'artiste s'enfermait de longues heures dans la galerie silencieuse.

— Où en êtes-vous, cher maître? de-
mandait le duc; puis-je examiner le commencement de votre œuvre?

— Patience! patience! répondait l'auteur de la Stratonice.

Il continua de se claquemurer dans la galerie.

Lorsqu'il en sortait, il donnait double tour à la serrure et gardait la clé dans sa poche. Ni instances, ni prières, ni diplomatie, ni ruse ne purent ouvrir cette porte inflexible aux curieux désappointés.

— Je vous permettrai seulement de juger mon travail, disait M. Ingres, quand j'y aurai mis la dernière main.

Or, ce travail, il ne l'acheva point.

Le duc de Luynes en fut pour son hospitalité, pour ses frais de cuisine, pour ses choux ultramontains et pour une cinquantaine de milliers d'écus, si plus ne passe.

La mort de madame Ingres empêcha son époux inconsolable de terminer les fresques.

il déclara qu'il ne pouvait plus revoir Dampierre, où sa femme avait passé plusieurs années avec lui dans le calme, la solitude et le bonheur.

Beaucoup de personnes ont blâmé cette exagération du sentiment.

Mais le duc de Luynes est si riche et si bon! Certes, M. Ingres ne s'imagine

pas lui avoir causé le moindre déplaisir. Toutefois, il serait à désirer que tant de dépenses inutiles fussent tombées en secours sur des artistes malheureux.

A cela le héros de cette biographie peut répondre que le duc de Luynes n'en a pas perdu un seul acte de bienfaisance.

Rien n'est plus véritable.

Tant mieux pour M. Ingres, si cette justification paraît suffisante au lecteur.

Le célèbre artiste s'était chargé des travaux de* peinture de l'église Saint- Vincent de Paul. Deux cent mille francs avaient été votés par le conseil municipal pour l'exécution de ces travaux, et

M. Ingres a refusé depuis, on ne sait pour quel motif, l'hommage de son talent au temple chrétien.

En revanche, l'Hôtel-de-Ville de Paris vient de le voir peindre, à l'âge de soixante-treize ans, un plafond magnifique, représentant le Triomphe de Napoléon Ier.

Cette peinture d'un vieillard est chaude, vigoureuse, presque éclatante.

M. Ingres, comme Raphaël, tourne à la couleur à la fin de sa carrière. La noblesse et la grandeur du style sont portées au plus

haut point dans sa dernière œuvre. Le front de Napoléon-le-Grahd éclate d'une majesté suprême.

On doit reconnaître que l'artiste possède toujours, en dépit de l'âge, cette verve de conception et cette force de génie qu'il déploya jadis à son retour de Rome.

Dans sa vieillesse, la Providence le venge de tous les ennemis jaloux qui lui refusaient jusqu'à l'ombre du talent.

Cet autre Titien vivra son siècle.

Au lieu d'assister, comme tant d'autres à l'obscurcissement de sa gloire, il la verra de plus en plus resplendir.

EN VENTE

Méry.

Victor Hugo.

Emile de Girardin.

George Sand.

Lamennais*

Déranger.

Déjazet.

Guizot.

Alfred de Musset.

Gérard de Nerval.

A. de Lamartine.

Pierre Dupont.

Scribe.

Félicien David.

Dupin.

Le baron Taylor.

Balzac.

Thiers.

Lacordaire»

Raciel.

Samson.

Jules Janin.

Meyerbeer.

Paul de liock.

Théophile Gautier.

Horace Vernet.

Ponsard.

Aime fie Girardin.

Rossini.

François Arago.

Arsène Houssaye.

Proudhon.

Augustine Brohan.

Alfred de Vigny.

Louis Véron.

Paul Féval.

E. Gonzalès.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/ingresoomire>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.